

XYZ. La revue de la nouvelle

Les lucioles

Marie-Claude Viano



Numéro 131, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86506ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Viano, M.-C. (2017). Les lucioles. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (131), 66–71.

Les lucioles

Marie-Claude Viano

ELLE A DESCENDU la rue centrale jusqu'au bas du village. Les pavés, les fontaines, les passages sous voûte, les portes ouvertes sur d'étroits escaliers de bois... elle est chez elle. Et en même temps étrangère. Trop de touristes, trop de boutiques : tout à l'heure, elle a failli acheter une minimarmotte en peluche avec sac à dos rose et piolet à l'épaule. Elle flotte entre deux mondes. Ici, le fond de l'air est frais en cette heure matinale. Là-bas, c'est la fin de la journée de travail : Surachai s'arrête pour échanger quelques mots avec le vendeur du coin de la rue. Il prend un bol de riz aux crevettes pour le repas du soir. En rentrant, il mettra le climatiseur en marche et s'installera dans le fauteuil en rotin. Apprécierait-il une marmotte en peluche ?

Elle remonte vers la grand-place par la route qui longe l'ancien mur d'enceinte. Elle passe devant le cimetière. La laiterie doit être un peu plus haut. Si elle existe encore. La circulation est déjà dense et les trottoirs sont inexistant, mais elle s'obstine. Les souvenirs, même lointains, sont têtus. Elle et sa sœur partaient du bas du village et remontaient la route. Peu de voitures, à cette époque — c'était il y a quarante ans, tout de même.

La laiterie ne peut être que sur la gauche. Là-bas, au tournant, ces platanes ? Elle presse le pas. C'est ça. Derrière le rideau d'arbres, au fronton d'une maison en rez-de-chaussée, juste au-dessus d'une double porte fermée par un cadenas, elle découvre les vestiges d'une inscription, « COOPE ATI E LAITI RE », bistre sur fond beige, visible seulement pour qui la cherche. C'était donc là... L'inscription, elle l'avait complètement oubliée pour ne se souvenir que de la porte grande ouverte sur une vaste pièce propre et bien éclairée, et du vieux Marcel qui, d'un ample geste cérémonieux, remplissait les deux bidons d'un lait blanc et mousseux dont elle

Certains soirs, la grand-mère leur confiait deux légers récipients en fer-blanc, rattachés à leur couvercle par une chaînette. Un pour elle et un pour sa sœur. Elles disaient « On va au lait » et vivaient ça comme une aventure fabuleuse. Il faisait noir. Seules quelques lumières filtraient au travers de persiennes fermées. Sur leur gauche s'élevait le fracas familial du torrent sur les rochers. Très loin, des chiens aboyaient. Les chaînettes des bidons cliquetaient sur le métal. À leurs pieds, l'eau du caniveau chuchotait. Elles se tenaient par la main, attentives à tenir leur droite tout en évitant de mouiller leurs sandales. Une fois leurs yeux habitués à l'obscurité, elles reconnaissaient le banc devant le cimetière, l'entrée du sentier menant au vallon, le débouché de la rue du marché et le parapet en partie détruit dont l'extrémité évoquait une tête de bouledogue. Et, devant elles, les lucioles. Fragiles lueurs intermittentes, clignotements facétieux qui jouaient à cache-cache avec la nuit. Une magie silencieuse. Osaient-elles courir et sauter pour capter la lumière ? Sans doute la consigne était-elle stricte : ne pas quitter le bord de la route. Après, il y avait la porte grande ouverte, le père Marcel et le lait. Elles repartaient à petits pas précautionneux, pénétrées de l'importance de leur mission.

Elle sent, dans son dos, ses deux nattes de gamine battre doucement au rythme de sa marche. Elle voudrait arrêter quelqu'un, n'importe qui, et raconter qu'à une époque on allait là, exactement là, acheter le lait. Vous rendez-vous compte ? À la nuit, elle reviendra, pour les lucioles. Lui prend l'envie d'avoir Surachai à ses côtés : il comprendrait. En tout cas il essaierait. En l'accompagnant à l'aéroport, il a dit : « C'est de moi que tu as assez ? » de sa voix égale et douce, avec son incapacité définitive à prononcer les *u*, qui les faisait tant rire, au début. Mais non, pas de toi. Juste de tout ça, de cette chaleur... partout. Et lui : « C'est pareil, je suis de ce pays. Cette chaleur partout, c'est chez moi. » Et ils se sont dit au revoir.

Tout en se dirigeant vers la grand-place elle se demande ce qui lui plaît le plus : qu'elle ait retrouvé le coin des lucioles, 67

que l'inscription soit encore là ou qu'en quarante ans on n'ait rien trouvé à mettre à la place de la laiterie ? Ineffaçables, les lettres ? Irremplaçable, le vieux Marcel ? Irremplaçable, Surachai ? Peut-être.



Ce matin, à l'hôtel, la patronne a joué les guides touristiques : « Vous devriez venir en automne, quand les feuillages sont rouges. » Le patron a surenchéri : « Et au printemps, qui est si beau, avec les cerisiers sauvages. » « Ah oui, je pourrais revenir au printemps, ou à l'automne », a-t-elle concédé par politesse, tout en pensant qu'ils avaient l'air de sous-entendre qu'elle n'avait pas choisi le bon moment.

Ils se trompent. C'est la fin de la saison des cerises, il fait beau et, la nuit venue, les lucioles seront au rendez-vous.

Une petite brise agite les feuilles des platanes. La fraîcheur de l'air... Fallait-il qu'elle en ait besoin pour se réveiller en larmes, comme elle l'a fait un dimanche matin, il y a deux mois ! Dans son rêve, il neigeait, et elle pleurait comme si elle avait perdu quelque chose de fondamental. Le climatiseur ronronnait discrètement et, lorsqu'elle a ouvert les yeux, Surachai était penché sur elle :

— Mais... tu pleures.

— Oui... Non... Un cauchemar... La neige...

— La neige ?

Il ne comprenait pas. Elle non plus, d'ailleurs, car elle n'avait jamais eu beaucoup d'appétit pour les sports d'hiver.

— J'ai trop chaud, c'est tout.

Il est allé régler le climatiseur, déclenchant une nouvelle crise de larmes. Les jours suivants, elle s'est découvert d'étonnants dons de pleureuse. Pour un oui, pour un non. Ça coulait, sans raison. Elle se liquéfiait littéralement devant Surachai qui la couvait de son regard de velours sombre. Elle a fini par consulter le médecin de l'ambassade, un brave gros pépère à qui il n'a pas fallu longtemps pour trancher : « Vous

68 êtes à Bangkok depuis trois ans ? Rien de grave. Une petite

dépression. On connaît ça, ici.» Et il lui a donné un mois d'arrêt de travail assorti d'une prescription sibylline: «Partez, allez retrouver ce qui vous manque le plus. Les pâquerettes, par exemple. Moi, ce serait les pâquerettes. Essayez, ça vous changera des orchidées.» Les pâquerettes... Il se moquait d'elle, cet homme. Elle aime tant la somptueuse beauté des orchidées...

Elle se souvient de ses premiers pas en Orient. Elle avait pris le large et arrivait au bout du monde, pleine de détermination. Après Séoul il y avait eu Phnom Penh. Puis Bangkok. Au total bientôt huit ans de moiteur, sous les ciels laiteux de la mousson. À son arrivée à Phnom Penh, c'était en juin, la chaleur était étouffante. L'attaché d'ambassade à qui elle succédait a dit: «Vous verrez, à la saison sèche, comme on est bien ici.» Serait-elle, déjà, arrivée au mauvais moment? Mais non. Elle a vite fait son trou. Le corps s'adapte au cocon tiède qui le baigne. Les yeux et l'esprit aussi. C'est une vie facile, finalement, que celle des expatriés dans ces pays où flotte une gentillesse omniprésente. Un monde de couleurs, où le parfum des fleurs fait oublier les odeurs d'essence, où les climatiseurs tiennent à l'écart la chaleur plombée et où la misère sait se faire invisible pour qui ne veut pas la voir. Puis il y a eu Surachai, rencontré un soir de décembre, il y a trois ans, lors d'une des rares soirées auxquelles elle a participé, elle qui déteste les mondanités. Lui aussi.

À l'ambassade, l'annonce de son congé fut accueillie avec flegme. L'attachée scientifique a un petit coup de mou, pas de quoi s'inquiéter: «Pas de souci à te faire, la baraque tourne lentement, l'été. La préparation des premiers événements de septembre attendra ton retour. Va voir ta famille, ça ira mieux après, tu verras.»

Les jours suivants, la question a tourné en boucle dans sa tête: qu'est-ce qui lui manquait le plus? Sa famille? En principe oui... Mais non. Pas sa sœur qui vient juste de lui rendre visite, avec son banquier de mari. Un mois durant elles se sont vues et ont pu bavarder. Ça suffit. Ni son fils qui doit être quelque part au Népal, sac sur le dos et pas un sou

en poche. Lui aussi a pris le large. Pas non plus les cafés du Quartier latin et ses amis de jeunesse disparus sans regret.

Et puis un matin, ça lui est venu comme elle lavait les tasses du petit-déjeuner. Surachai se préparait à partir au travail. Ils avaient ouvert les baies vitrées et l'air chaud de la ville leur caressait la peau. Dehors, le ciel était blanc. Deux oiseaux invisibles se répondaient. Elle a fermé les yeux. Les lucioles ! Les lucioles... Elle a soupiré :

— Il n'y en a pas, par ici.

— Il n'y a pas quoi ?

Des petits coléoptères qui émettent de la lumière ? Il ne connaît pas. Il a dit :

— Ça doit être joli.

Comment avait-elle pu les oublier ? Oublier le moment magique où elles sortent des buissons dans les nuits d'août ? L'œil ne les voit pas tout de suite. Il faut qu'il s'habitue. Dans le noir un point s'allume, puis s'éteint. Un autre, plus loin, perce la nuit. C'est peut-être le même : il s'est déplacé, on ne peut pas savoir. Un troisième, beaucoup plus haut. Un autre, à ras de terre. Et peu à peu tout un ballet diffus de timides lueurs intermittentes. On crie, on s'extasie. Quelques jours plus tard, la nuit reprend ses droits.

L'attachée scientifique a cessé de pleurer. Elle a préparé son voyage, direction les Alpes du Sud. Elle est la seule à savoir qu'elle est venue pour les lucioles, ses pâquerettes à elle.

Allongée sur son lit d'hôtel, persiennes fermées, elle réfléchit. Les lames de bois laissent filtrer un rayon de soleil. Une mouche danse. C'est de moi que tu as assez ? S'il a dit ça, c'est qu'il est inquiet. Elle a appris à décoder ce compagnon peu démonstratif qui, souvent, comprend les choses bien avant elle.

En a-t-elle assez de l'Orient, de Bangkok ? Facile : avec ses états de service et sa spécialité de chimiste des polymères, on lui trouvera toujours un point de chute dans la métropole.

D'ailleurs, qu'elle le veuille ou non, il lui faudra repartir. La durée d'une mission d'attaché est limitée. Au début,

ça lui convenait parfaitement. Se délecter de la nouveauté, travailler, s'investir, laisser sa marque et ne pas s'incruster. Toutes ces années de bonheur depuis son divorce, ces années à rebâtir sa vie, à choisir l'air qu'elle voulait respirer, à boire et manger ce qui lui chantait. Travailler. Construire. Choisir.

Et voilà qu'un jour elle a choisi Surachai. Pas prévu au programme... L'aime-t-elle ? Ils n'ont jamais prononcé le mot. Lui manque-t-il seulement ? On dirait. Elle sent comme un vide. Lui parler. Entendre sa respiration, la nuit. Au fait, oui, voilà une semaine qu'elle est partie et Surachai lui manque.

« Comme on fait son lit on se couche », la phrase préférée de sa grand-mère... Elle n'a pas le choix : il va falloir qu'elle réfléchisse. Qu'ils réfléchissent. Pour la première fois, elle se rend compte qu'ils sont deux.

Il est vingt et une heures, là-bas. Elle va lui téléphoner.